

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 24
5 DÉCEMBRE 1969
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

Solution en vue pour le Haut-Adige

(de notre correspondant)

LA session dura jusqu'à deux heures du matin. Puis on passa au vote. A la majorité simple, le millier de représentants de la population de langue allemande habitant le Haut-Adige approuva les propositions du gouvernement italien, ouvrant ainsi la route vers la solution définitive d'un litige qui a envenimé l'Europe depuis des années.

Les propositions italiennes sont contenues dans ce qu'on appelle « il pacchetto ». Ce « paquet » comprend vingt-deux propositions de lois accordant une large autonomie à la communauté germanophone, incorporée à l'Italie à la fin de la première guerre mondiale, ainsi qu'un « calendrier » pour leur mise en œuvre. « Aux termes de ce texte, précise *Le Monde*, le gouvernement italien doit, dans un délai de deux ans, transférer à la province de Bolzano, jusqu'à présent jointe à la province de Trente et, selon les germanophones, indûment « noyée » dans un ensemble de langue italienne, une certaine autonomie. » Puis, après application des privilèges et garanties offertes au Sud-Tyroliens, un traité d'amitié sera conclu entre l'Autriche et l'Italie.



Réunies à Caux en été 1968, plusieurs personnalités du Haut-Adige : M. Armando Bertorelle, vice-président du Conseil régional du Trentin-Haut-Adige ; M. Silvius Magnago, président du Parti populaire du Tyrol du Sud et M. Karl Mitterdorfer, député au Parlement italien.

Concrètement, il faudra que les parlements des deux pays votent et acceptent le « paquet » avant la fin de cette année. Dans un délai d'un an, les nouvelles lois constitutionnelles devront être acceptées par le parlement italien. Tout devrait être terminé d'ici quatre ans.

La discussion fut vive lors du congrès national du parti populaire du Sud-Tyrol, qui se tenait à Merano. Le principal défenseur du « paquet », M. Magnago, est également président du gouvernement provincial. Son adversaire n'était autre que son adjoint, le sénateur Brugger. Au cours du congrès, les opinions furent si diverses et si diversement approuvées ou réfutées que bien peu se hasardaient à prédire le résultat final, bien qu'au sein du comité exécutif la majorité se fût nettement déclarée en faveur du projet.

Au cours des dernières heures du débat, la discussion se centra sur deux sujets principaux :

Peut-on avoir confiance dans les Italiens ?

L'unité des Tyroliens du Sud pourra-t-elle être préservée ? Sur

(Suite page suivante)

Dans ce numéro :

**Après le raz de marée de mai 1968,
où en sommes-nous ?**

**Notre rédaction a sélectionné
les meilleurs livres de 1969**

Les nouveaux dirigeants de Bonn

(d'un correspondant)

ce point, le gouverneur Magnago fut particulièrement éloquent : « Aucun de ceux qui voteront *oui* ne sera appelé traître ; aucun de ceux qui voteront *non* ne sera un traître — parce que nous aurons tous voté de bonne foi ».

Au compte final : 583 oui (52,8 %) et 492 non (44,6 %) avec 39 abstentions ou bulletins nuls. Peu avant la dernière séance, le sénateur Brugger s'était ostensiblement rapproché du gouverneur Magnago pour lui serrer la main. Ce geste avait été salué par de longues ovations des délégués.

Il faudra, c'est certain, établir un climat de confiance entre les populations de langue allemande et italienne. C'est ce que rappelle M. Karl Mitterdorfer, député au parlement de Rome et l'un des proches collaborateurs de M. Magnago. « Si l'on persiste à se méfier des Italiens en espérant obtenir encore davantage de concessions de leur part, dit-il selon le rapport de la *Neue Zürcher Zeitung*, on s'enferme dans un cercle de contradictions insolubles. » Et M. Mitterdorfer de rappeler que le Sud-Tyrol était lié à l'Europe et que la solution du problème de l'un influait sur la solution des problèmes de l'autre.

Satisfaction à Rome et à Vienne

A Rome et à Vienne, l'accord auquel on est parvenu a été salué avec satisfaction, même si, à Vienne, le jugement est un peu plus nuancé. Cependant personne ne semble émettre de doute sur le respect du « calendrier » et sur la ratification par les deux parlements.

Pour des raisons faciles à comprendre, aucun journal ne mentionne le « travail de coulisses » qui s'est déroulé ces dernières années à Rome, à Vienne, au Haut-Adige même et ailleurs. Au cours des dix-huit derniers mois, entre autres, Caux a accueilli sept délégations d'habitants du Haut-Adige, appartenant aux deux communautés ; à Caux ces hommes ont trouvé, dans un contexte mondial, les bases d'un vrai dialogue.

Dans le compte rendu qu'il a consacré à la session de Merano, le quotidien allemand *Die Welt* a lancé un vibrant appel aux Italiens pour qu'ils observent scrupuleusement les promesses qu'ils ont faites. Cet appel a été repris dans toute la presse de la péninsule. « C'est à cette seule condition que ce long congrès marquera l'aube d'une ère nouvelle dans l'histoire du Haut-Adige ». Le journal allemand rappelle les paroles de l'hymne des vallées du Tyrol du Sud chanté par tous les participants à la fin de leur congrès-marathon : « Qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est ensoleillé notre monde... » Jusqu'à présent, les Tyroliens du Sud n'ont pas encore pu exporter leur beau temps ensoleillé. Peut-être exporteront-ils bientôt quelque chose d'autre.

P. Spoerri

L'ÉLECTION du nouveau Parlement a ouvert une nouvelle époque dans l'histoire politique du peuple allemand. Les hommes qui sont arrivés au pouvoir ne viennent plus, comme auparavant, des provinces pour la plupart catholiques du sud et de l'ouest de l'Allemagne, mais des Laender traditionnellement protestants du nord et de l'est.

Qui sont maintenant les hommes que cette nouvelle orientation a porté à la tête de la République fédérale ?

Depuis l'accession au pouvoir des sociaux-démocrates, deux hommes donnent un nouveau caractère au régime : Willy Brandt et Herbert Wehner. Tous deux sortent de la moyenne. Ils sont issus de la classe prolétarienne la plus humble et ont une vie de travail assidu et de difficultés derrière eux ; ils ont connu la prison et les persécutions et enfin ils ont atteint, après de longs et durs combats, les échelons supérieurs du pouvoir politique.

Willy Brandt est un homme d'une volonté dynamique et concentrée, riche en expériences et d'une grande modération. Ancien maire de Berlin, il a appris à connaître le communisme de très près. Il y a dans cet homme un désir profond d'apporter au peuple un socialisme authentique et vivant à l'image moderne. Il cherche aussi, à travers des relations économiques et culturelles avec l'ensemble des pays de l'Est, à ouvrir des portes jusqu'ici fermées.

L'homme le plus marquant du camp socialiste — de l'avis de tout le Bundestag — est Herbert Wehner. Dans les dernières années de ce que l'on a appelé la « Grande Coalition », il était ministre des affaires allemandes. Il s'est maintenant retiré de ce poste, selon ses propres vœux, et a été élu à l'unanimité à la tête du groupe socialiste au Parlement.

Wehner est un homme aux traits accusés. C'est lui qui, récemment, au milieu d'un débat houleux au Bundestag, est monté à la tribune et, devant les galeries pleines de diplomates et de gens de la presse, présenta des excuses au chef de l'opposition CDU pour un mot dur qui avait été lâché au cours de la querelle — un événement qui se passe

rarement dans ce parlement comme dans d'autres.

Wehner a connu, comme son père, le dur sort des travailleurs socialistes poursuivis par Hitler. Il a passé quelques années en Union soviétique, dont plusieurs en prison, mais il fut aussi arrêté en Suède, pays avec lequel il entretient maintenant d'étroites relations d'amitié. Herbert Wehner est un chrétien convaincu et militant. C'est de là qu'il tient sa force, sa sagesse et sa tranquillité, dans une vie où l'on compromet sa santé. C'est lui qui, dans un fameux discours devant le Bundestag, annonça que le parti social démocrate prenait ses distances vis-à-vis du matérialisme marxiste. Ce tournant véritablement historique devait mener au « programme de Godesberg ».

Ses amis, comme ses ennemis, estiment hautement en Wehner un homme au caractère clair et à l'intelligence sûre. C'est lui qui, avec le chancelier Brandt et le président Heinemann, donne au nouveau régime issu des dernières élections son visage spirituel et son contenu politique.

Le nouveau ministre des affaires étrangères, Walter Scheel, longtemps ministre pour les questions de développement, est bien connu dans les milieux internationaux ; il a beaucoup voyagé et c'est un homme expérimenté en politique extérieure. Aimable et cultivé dans ses manières, c'est une personne qui voit loin. C'est à lui que l'on doit l'élection de M. Heinemann à la présidence de la République fédérale. Scheel se fait aussi peu d'illusions que Brandt et Wehner sur les dirigeants du monde communiste et les objectifs qu'ils poursuivent.

Aux prises avec les problèmes difficiles de l'heure, ces hommes connaissent les réalités du monde d'aujourd'hui. Ils sont convaincus que rien de positif ne peut sortir du courant négatif actuel et que le monde libre doit relever le défi du communisme et se transformer de l'intérieur. Dans leur approche des pays de l'Est, ils mettront en avant les idées vivantes et authentiques d'une démocratie moderne, tout en ayant conscience que c'est seulement en fonction de buts constructifs que des relations fructueuses peuvent s'établir entre les peuples.

VACHERON
ET
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.



Conférence d'hiver à Caux

du 20 décembre
au 5 janvier

Renseignements et inscriptions :
Secrétariat de la conférence,
1824 Caux. Tél. (021) 61 42 41

A propos de la ligne Oder-Neisse...

Participant à la récente conférence de l'Union interparlementaire à la Nouvelle Delhi, M. Peter Petersen, député CDU au Parlement allemand, a prononcé une allocution fort remarquée sur la question des frontières. S'adressant plus particulièrement aux députés polonais présents, M. Petersen déclara :

Votre porte-parole a souligné hier que vos compatriotes n'oublieront jamais les souffrances qu'ils ont dû endurer pendant la dernière guerre. Nous savons tous, en effet, que le pacte germano-soviétique conclu entre Hitler et Staline scella la division de votre pays entre les deux dictateurs. Puis l'armée allemande pénétra en Pologne ; des millions de Polonais furent chassés de chez eux et des centaines de milliers périrent. Nous ne pouvons pas vous demander d'oublier tout cela — mais j'aimerais pourtant vous demander de nous pardonner.

Vint le terrible hiver 1944-45 qui vit l'avance des armées russes à travers votre pays et le mien. Des millions d'Allemands perdirent leurs biens ; beaucoup leur vie. La souffrance fut indicible partout. La plupart de ces Allemands-là n'avaient commis qu'un seul crime, spécialement les femmes et les enfants, celui d'être nés Allemands. Que d'amertume et de haine s'accumula en ces temps-là ? L'amertume, à moins qu'on ne la guérisse, peut être la cause d'une haine plus

profonde et la source de nouveaux conflits.

... M. Wende, délégué polonais, a parlé de la ligne Oder-Neisse. Puis-je rappeler qu'une frontière n'a jamais constitué ni le vrai problème, ni la solution d'un problème. Nulle part en Europe on ne peut tirer de vraies frontières entre deux peuples, parce que, pendant des siècles, nous avons vécu ensemble.

Entre l'Allemagne et le Danemark : un problème résolu

Permettez-moi un exemple : mes grands-parents étaient danois. Aussi loin que je puisse m'en souvenir, mon père se disputait constamment avec ses cousins danois sur la question de la frontière entre le Danemark et l'Allemagne. Les Danois, eux aussi, souffrirent aux mains des Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mais mes collègues danois ne me contrediront pas si j'affirme aujourd'hui que les enfants danois peuvent fréquenter des écoles danoises sur territoire allemand, et vice versa. On peut aller dans une église allemande au Danemark ; le commerce est libre, l'établissement, les mariages aussi, etc. Plus personne ne s'intéresse aujourd'hui à la question de la frontière.

N'est-ce pas un exemple de la façon dont les hommes sont appelés à vivre ensemble ? La meilleure garantie en politique étrangère vient de la confiance de nos voisins. Gagner la confiance de nos voisins de l'Est, comme nous avons pu gagner celle de nos voisins occidentaux, voilà la tâche la plus impérieuse du Gouvernement, du Parlement et du peuple allemand.

Suisse

Comment devient-on conseiller fédéral ?

A l'heure où paraissent ces lignes, l'Assemblée fédérale s'apprête à élire deux nouveaux membres du Conseil fédéral — le gouvernement helvétique. Selon toutes probabilités, MM. Ernst Brugger, radical zurichois et Pierre Graber, socialiste vaudois, accéderont aux plus hautes fonctions gouvernementales. *Tribune de Caux* présente ses vœux aux nouveaux élus et souhaite en particulier qu'avec leur entrée au Conseil fédéral, celui-ci manifeste davantage de perspicacité psychologique, afin d'éviter la répétition d'erreurs récentes qui sont présentes à l'esprit de tous.

Ceci dit, chaque élection fait remonter à la surface le malaise que l'on ressent devant le mode de désignation du gouvernement suisse. Le nombre des membres de celui-ci — il faut le rappeler à l'intention de nos amis étrangers — est fixé constitutionnellement à sept. La Constitution précise aussi qu'aucun canton ne peut avoir plus d'un de ses ressortissants au Conseil fédéral. C'est bien naturel. Le gouvernement doit refléter le « dosage » régional qu'entraîne l'existence de la mosaïque helvétique. Généralement, il comprend quatre ou cinq suisses alémaniques, un ou deux romands et un tessinois. Mais à ce dosage régional vient s'ajouter un dosage politique qui complique les choses.

Il en résulte d'inévitables limitations. Il est patent en effet que des hommes de valeur, dont la présence au gouvernement serait bénéfique pour toute la Suisse, n'y accéderont jamais pour la seule raison qu'ils n'appartiennent à aucun des grands partis qui se partagent les sept sièges.

La lecture d'un ouvrage que Frédéric Barbey a consacré à *Gustave Ador, un grand homme d'Etat suisse*, montre cependant qu'il y a eu au moins une notable exception à cette règle.

En 1917, en pleine guerre mondiale, le ministre suisse des affaires étrangères commit une regrettable indiscretion qui le força à démissionner. L'émotion fut vive dans tout le pays. Il importait de rétablir le crédit de la Suisse à l'extérieur.

Très vite, écrit Frédéric Barbey, *le parti libéral suisse, représenté cependant à Berne par une poignée de députés seulement (exactement comme aujourd'hui, Réd.) ne voit qu'un homme capable de rétablir une situation aussi compromise : Gustave Ador. A peine son nom est-il lancé que les radicaux, qui sont les maîtres de la vie politique du pays (bien davantage qu'aujourd'hui, Réd.) s'y rallient à l'unanimité dans un vote impressionnant.*

Ce récit est clair. Dans des circonstances de crise, il est vrai, on a passé par-dessus les règles du « dosage » pour aller chercher l'homme le plus qualifié pour gouverner. Sauf erreur de notre part, la Suisse n'a pas eu à pâtir de cette décision. On nous permettra d'éprouver une certaine nostalgie pour une Assemblée qui eut la sagesse d'agir ainsi.

Ne serait-il pas opportun, aujourd'hui, de se souvenir de cet événement ?

D. M.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Où en sommes-nous ?

DEPUIS qu'en mai et juin 1968 un raz de marée de violences et d'espoirs, de renouvellement et de révoltes stériles, a déferlé pêle-mêle sur les universités et les lycées d'Europe occidentale, une année s'est écoulée. Une année pendant laquelle il a fallu trier le bon et le mauvais, inventer des formules nouvelles et apprendre les leçons des événements. Des réformes que l'on élaborait lentement se sont trouvées subitement accélérées et passent dans la pratique. D'autres que l'on avait même pas envisagées sont déjà au stade d'application. L'école primaire se modernise et tente d'enseigner de nouvelles « habitudes, aptitudes et attitudes ». Le « dialogue » et certaines formes de coresponsabilité ont acquis droit de cité dans l'enseignement secondaire. Quant à l'université, sa sérénité se voit définitivement bousculée par les faits économiques autant que par les passions politiques dont, comme institution, elle s'était tenue traditionnellement écartée.

Maintenant que les mirages extrémistes s'évaporent sous l'effet du temps et des réalités, et que d'autre part bien des préjugés et des habitudes ont été balayés, où en sommes-nous ? Quelle est la tâche essentielle à mener à bien ?

Une cinquantaine d'enseignants ont récemment confronté leurs expériences et leurs convictions lors d'un colloque tenu sous l'égide du Réarmement moral à l'École normale d'instituteurs de Versailles. M. Gabriel Boulade, professeur de mathématiques de l'établissement et président de l'Association des enseignants protestants de France, présidait cette rencontre.

Une première vérité s'est imposée dès l'abord : la crise que traverse l'enseignement est en même temps une crise de vocation des enseignants et une crise de l'autorité. « L'autorité, a dit l'un des participants, meurt dans le silence des consciences bien avant d'être brûlée en effigie sur les places publiques. »

Inversement, c'est dans le silence des consciences, et là seulement, qu'on peut la res-

taurer si l'on veut à nouveau la voir respecter à l'école et dans la rue.

M. Foex, dont la famille et toute la carrière ont été profondément liées à l'École laïque française, qui en a connu la grandeur et en a vécu les secousses récentes, a souligné avec force la nécessité pour l'enseignant « d'avoir en lui-même la conception de l'homme, élaborée dans la solitude et l'autonomie. La tentation aujourd'hui est souvent grande, très grande, de croire que l'on agit parce que l'on bouge et que l'on parle. Mais la bougeotte n'a jamais été créatrice. Il faut réserver dans la vie de chacun d'entre nous cette part de solitude, « faire oraison » comme disait Ernest Renan, et nous juger nous-mêmes.

« Nous avons à transmettre des valeurs intemporelles, le respect de la liberté, le respect de la conscience. Si nous ne les transmettons pas, nous appauvrissons notre descendance.

« Je n'hésite pas à dire qu'il nous faut une foi, une foi qui ait son expression morale. »

« Il est relativement facile, a déclaré M. Boulade, d'être convaincu de ce qui est bien ou mal. C'est la définition même de la « morale de conviction ». Celle-ci rend l'homme cohérent ; elle ne le rend pas nouveau. Faire le catalogue de ce qui est permis et défendu ne signifie pas qu'on y adhère. Il faut passer à la « morale d'obéissance » qui est d'une tout autre nature. »

Quand à un professeur dans un centre d'enseignement secondaire, il précise : « Chacun de nos cours doit être une bataille morale franchement engagée. J'ai décidé l'année dernière de ne plus jamais accepter de neutralité entre le bien et le mal, et à chaque cours il y avait une bataille à mener. Quelquefois j'y ai laissé des plumes. Mais quelle bataille ne comporte pas de risque ? Il n'y a pas de doute, c'est ce que nos élèves attendent de nous. Ils veulent avoir en face d'eux des hommes et des femmes engagés à refaire le monde. »

La source de l'autorité

M^{lle} Monique Chaurand enseigne la musique à deux cents futurs instituteurs dans une région du Midi particulièrement agitée. Elle a déclaré avec humour : « Mes élèves sont des fils de vigneron et de boulangers, des types de feu au très grand cœur. Ils aiment les courses de taureau et mes leçons en ont parfois une certaine ressemblance avec la corrida. Je ne m'y connais pas en politique. Si je n'avais pas su comment trouver pas à pas dans le recueillement ce qu'il fallait faire, par exemple s'il fallait aller ou ne pas aller en classe pendant les grèves, je serais actuellement dans un asile psychiatrique. » Retraçant ses expériences récentes avec un groupe d'élèves maoïstes, qui ont rencontré chez elle des syndicalistes formés par le Réarmement moral, elle affirme : « Ma responsabilité est de donner à mes élèves l'idée complète et globale qui mène à la renaissance psychologique de l'homme. Il est possible de renaître psychologiquement, de découvrir une nouvelle

personnalité. Il faut le vivre soi-même, payer le prix et accepter ce changement. C'est le fait le plus révolutionnaire de l'histoire, et c'est valable. »

Le nom de « Vincennes » est devenu, au cours des deux dernières années, le symbole de l'agitation contestataire la plus extrême. C'est aussi une expérience en cours, puisqu'un nombre important de places sont réservées, dans cette nouvelle faculté, à des ouvriers de la CGT. Une étudiante en sociologie de Vincennes a été très attentivement écoutée lorsqu'elle a déclaré : « J'ai souvent rencontré des gens qui disent : il faut faire ceci, il ne faut pas faire cela. Je me posais la question : pourquoi ces valeurs morales que les uns conservent comme de vénérables antiquités de famille, et que d'autres veulent balayer comme des vieilleries inutiles ? Moi, j'étais là à me le demander. A Caux, j'ai rencontré des gens qui étaient décidés à livrer cette bataille du bien contre le mal, d'une manière gratuite. Alors j'ai compris. Dans le silence, j'ai vu qu'il y avait beaucoup de choses fausses dans ma vie. Je suis allée voir mes parents, j'ai décidé de faire tomber le masque, et j'ai vu que la confiance pouvait exister. Si on veut vraiment être quelque chose et faire avancer le monde, je crois que la meilleure manière, c'est d'obéir à cette voix intérieure qui nous rend libre.

« La responsabilité de reconstruire la société, ce n'est pas simplement les jeunes qui la prendront, ou les adultes, mais c'est vraiment ensemble et cette décision ne peut se prendre qu'au fond de nos cœurs. L'autorité n'émane que de cette décision intérieure. »

Le rôle essentiel des parents

Lui faisant écho, les parents d'un jeune enfant ont dit leur décision de faire régner cette « autorité intérieure » dans leur foyer et dans la vie du petit garçon : « Ma volonté, dit la mère, qui peut être de fer pour obtenir ce que je veux pour moi-même, devient souvent de coton quand il s'agit de tenir tête à notre fils. Pour que ma volonté propre égoïste se brise, il faut trois éléments : la conscience des besoins du monde, une honnêteté quotidienne sur mes mobiles réels, une volonté supérieure à la mienne. Il en est de même pour un enfant. S'il est trop petit pour suivre lui-même cette voie, c'est à nous d'assurer la présence de ces trois éléments dans sa vie. Ce qui signifie pratiquement : avoir un foyer grand ouvert, ne rien laisser passer de ce qui doit être repris, une fermeté et une régularité totales dans ce qui a été décidé. C'est la condition pour qu'il puisse devenir un homme libre et non pas un tyran, qui est toujours la première victime de sa propre tyrannie. »

Et le père conclut : « L'alternative n'est pas, soit d'accepter le monde construit par notre génération avec toutes ses divisions et ses injustices, soit de se révolter et de le détruire en espérant construire un jour quelque chose de meilleur. Cela ne conduit qu'à une vie de morne conformisme ou de rébellion stérile. Le choix essentiel, nous le faisons en décidant de répondre à l'appel que nous entendons dans notre cœur. Accepter cet appel nous conduit à la vraie révolution où l'on trouve le plan de Dieu pour sa vie et un rôle précis dans la reconstruction du monde. »

Claire Evans



Pétillant et
rafraîchissant,
RIMUSS
met de l'ambiance !

Pas de fêtes sans

RIMUSS

l'excellent jus de raisin
mousseux sans alcool

RIMUSS-Party, piquant 3.25

RIMUSS-Asti doux 3.50

10 % de réduction par
15 bouteilles

Dép. gén. : Cidrerie GUIN
Tél. (037) 4 32 87

Fabricants : Caves Rimuss
Hallau (SH)



Education nouvelle et chants scolaires

Il y a quelques semaines, sur un poste de radio périphérique, un acteur de la trop célèbre troupe de *Hair*, interviewé, s'étendait complaisamment et avec assurance sur les « vertus » d'une certaine drogue qu'il se réjouissait de voir vendue bientôt dans chaque épicerie.

Ces derniers jours, à la télévision, un metteur en scène de renom, face à un ancien ministre de l'Education nationale, réclamait le « droit à la pornographie ».

D'après certains sociologues, l'école ne fournirait plus que 50 % de la masse des connaissances assimilées par les jeunes générations. La radio, le cinéma, la télévision, le disque, les revues illustrées ou non, dispensent une grande partie de la seconde moitié, en particulier tout ce qui se rapporte au comportement de l'individu dans la vie. Les deux exemples cités au début de cet article montrent, pourtant, de quel genre d'idées certains de nos artistes créateurs veulent abreuver la jeunesse.

Il nous faut un retour en force de la véritable éducation, qui inculque les connaissances

indispensables, le sens des responsabilités et le désir du don de soi. C'est une question de vie ou de mort pour notre pays.

La dernière conférence des éducateurs au Centre de Caux a été particulièrement inspirante pour les participants. Parmi diverses initiatives qui y ont vu le jour, je voudrais citer celle d'une équipe de professeurs d'éducation musicale, consistant à « créer un répertoire de chants scolaires avec, en contenu, les vérités simples, universelles et le bon sens qui aideront les jeunes générations à vivre dans un esprit de responsabilité et de service vis-à-vis de leur entourage, de leur pays et du monde entier ».

Un recueil de chants et un premier disque sont parus. Ce sont des armes pour nos écoles et aussi pour nos foyers. Il importe de les répandre dans tout le pays. Peut-être aimeriez-vous offrir le disque à vos enfants, vos amis ou votre instituteur pour Noël ?

Assurément, vous offrirez beaucoup plus qu'un disque ; en fait, une nourriture spirituelle dont les gens de bon sens ont faim.

Félix Lisiecki

Viennent de paraître

Un monde est là qui nous attend

Recueil de 9 chants et 3 canons à l'usage de l'enseignement musical dans les classes secondaires.

(piano - chant)

Prix : Fr.s. 9.— FF. 10.—

Un disque 45 tours

contenant quatre chants de ce recueil

LE BASSET

NOUS AIMERIONS QUE...

IL Y A BIEN ASSEZ SUR LA TERRE

LE TÉLÉPHONE

Prix : Fr.s. 7.45 FF. 10.—



Conférence industrielle à Londres dans la salle du Théâtre Westminster.

Photo Strong



M. John Craig (à gauche), un des directeurs des Acieries britanniques, s'entretient avec M. Bernardi, député italien.

Industriels et syndicalistes européens à Londres

Doctrine sociale et pratique familiale

Nous assistons en France à de passionnantes — et passionnées — querelles de doctrines. La libre entreprise, le socialisme marxiste-léniniste, la participation, le communisme, le mouvement coopérateur, l'actionnariat, ont chacun leurs troupes de choc qui, à coups de matraques ou de déclarations, de manifestations orageuses ou de colloques courtois, de grèves tournantes ou de tables rondes, s'enterrent dans des tranchées doctrinales de plus en plus profondes où elles se sentent indélogeables.

Nous assistons à une sorte de « Guerre de 14 », chacun dans son trou, comptant sur l'usure et la fatigue pour amener la capitulation des autres.

Les 15 et 16 novembre à Londres se réunissaient 250 industriels et syndicalistes d'Europe et d'Amérique du Nord. Quel extra-

ordinaire contraste d'atmosphère dans leur rencontre en regard de cette situation ! Ces hommes avaient constaté par expérience que la paix est plus profitable que la guerre : on y travaille davantage, on y produit davantage, on y jouit davantage de la vie et, avant tout, on y fait davantage avancer l'humanité.

Mais notre intelligence française a quelques difficultés à comprendre cela.

Pour moi, une leçon se dégageait de cette rencontre. La plupart des orateurs — grand industriel comme révolutionnaire constructeur de barricades — étaient sortis des tranchées de leurs conceptions étroites lorsque, regardant à leur famille, ils avaient décidé d'y mettre de l'ordre. Le foyer d'un directeur responsable de 15 000 travailleurs ressemble étonnamment à celui d'un militant syndical.

Les regards de certains étaient aussi élo-

quents que leurs paroles. Parents et enfants unis par un engagement commun avaient résolu la guerre de classe familiale. La voix intérieure à laquelle chacun avait appris à obéir avait dans un autre foyer détrôné le despotisme d'un conjoint. Les grandes options idéologiques s'étaient faites d'abord à ce niveau.

Que se passerait-il si les doctrinaires que nous sommes délaissaient le dogmatisme de leurs théories sociales pour se mettre à l'école de leurs familles ?

Il se pourrait, au pire, que seule notre famille en bénéficie, mais je crois plutôt que nous ferions d'étonnantes découvertes. En passant de la doctrine à la pratique, nous apprendrions à construire une « société nouvelle » dont l'humanité entière bénéficierait.

M. S.

Notre sélection des meilleurs livres de 1969

Dieu existe, je L'ai rencontré

ANDRÉ FROSSARD (Fayard)

Il serait difficile sans doute de trouver en France milieu plus laïque que celui dont est issu André Frossard. Né dans le Jura français, son père, instituteur socialiste, fut révoqué en raison de ses idées. Il « monta » à Paris où il devint le premier secrétaire général du Parti communiste français. La famille Frossard n'est sans doute ni la première ni la dernière dans laquelle on voit un père « engagé » mener une vie parallèle aux côtés de son fils sans pouvoir répondre aux besoins de celui-ci. A 20 ans, André Frossard rencontra brusquement la vérité chrétienne « dans une silencieuse et douce explosion de lumière ». Le livre s'arrête là, et c'est dommage car on voudrait savoir si cette révélation resta affaire personnelle ou si elle se traduisit par un engagement militant dans le monde. Les « billets » que l'auteur signe aujourd'hui dans *Le Figaro* ne suffisent pas à répondre à cette interrogation. Grand Prix catholique de littérature.

Mon évolution du Tolstoïsme au Communisme

JULES HUMBERT-DROZ (La Baconnière)

Etonnante destinée que celle du suisse Humbert Droz, cet ancien pasteur neuchâtois, devenu socialiste, qui attira l'attention de Lénine. Celui-ci l'appela bientôt à Moscou, où l'auteur devait être, durant 10 ans, l'un des trois secrétaires généraux de l'Internationale communiste, jusqu'à sa brouille avec Staline. Ce premier tome de mémoires nous conduit jusqu'en 1921. Un ouvrage que l'on attendait avec impatience.

Dictionnaire d'histoire contemporaine (1776-1969)

(Rencontre)

Voulez-vous rafraîchir votre mémoire sur Metternich ou Clemenceau, Proudhon ou Engels, Sun Yat-sen ou El Glauï ? Le dictionnaire publié par *Rencontre* vous rendra alors d'inappréciables services. Publié sous les auspices de la Commission internationale pour l'Enseignement de l'Histoire, il est l'œuvre de soixante historiens de trente-quatre pays. Ceux-ci ont choisi les noms de mille personnalités qui sont considérées, dans chaque pays, comme principales dans la période contemporaine. Une notice soigneusement rédigée résume la contribution essentielle de chacun des « mille » à la marche de l'histoire.

Soulignons également le prix modique de cet ouvrage de 472 pages : frs. 16.

Les feux de la colère

MAX OLIVIER-LACAMP (Grasset)

L'auteur, connu pour ses reportages dans *Le Figaro* sur les luttes révolutionnaires contemporaines au Vietnam, en Algérie et en Amérique du Sud, a remonté le fil de l'histoire et nous livre, dans cet ouvrage qui vient d'être couronné du Prix Renaudot, un récit passionné et passionnant sur le drame des Camisards, l'une des séquelles de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Mes prisons avec Dieu

RICHARD WURMBRAND (Casterman)

Un document qui paraît presque irréel dans l'Europe d'aujourd'hui. Et pourtant l'auteur, pasteur en Roumanie, rapporte les extraordinaires expériences vécues pendant ses quatorze années de captivité — entre 1948 et 1964 — dans les prisons communistes. En dépit de ses souffrances, Wurmbbrand garda, non seulement sa foi en Dieu, mais la fit rayonner autour de lui dans une tragique et terrible « paroisse » composée aussi bien de victimes que de bourreaux, de prisonniers politiques et de dénonciateurs, de voleurs et d'assassins.

Le Japon, troisième Grand

ROBERT GUILLAIN (Seuil)

Un ouvrage capital, selon André Fontaine, du *Monde*. Le Japon pèse en effet de plus en plus dans la balance mondiale. En termes industriels et économiques, n'est-il pas déjà installé comme seconde puissance du monde non-communiste, et troisième grand de l'économie mondiale ? Un grand peuple peut-il vivre seulement pour les taux de production, le rythme de croissance, et les triomphes de la technologie ? Robert Guillain, qui a longtemps et attentivement partagé les expériences et les épreuves du peuple japonais, ne se contente pas de dresser le prodigieux bilan de son expansion : il en mesure, en expert et en ami, les risques et les chances d'avenir.

Un messager de Paix : Saint Nicolas de Flue

JEAN ARNOLD (Editions Saint-Augustin-Saint-Maurice, Fr. 7.50.)

Un petit livre qui se lit d'un trait, sur la destinée providentielle de ce paysan des montagnes de Suisse centrale devenu ermite et réconciliateur de sa patrie. « Dieu lui demandait l'impossible, écrit Maurice Zermatten dans sa préface ; Nicolas n'a réclamé ni signes ni garanties. Il s'est dépouillé de tout ce qu'il possédait... Ce que chacun vient chercher ici, c'est la leçon d'une obéissance ».

Je suis mal dans ta peau

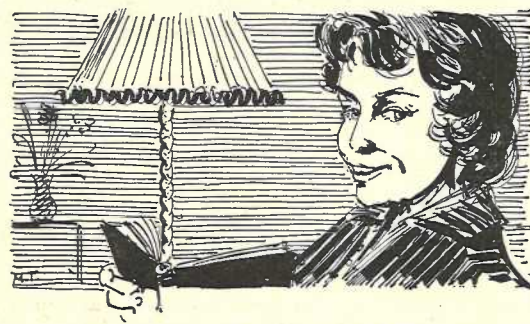
GILBERT CESBRON (Laffont)

Un roman, certes, mais un livre qui « colle » de si près à la vérité que tous ceux qui aiment l'Afrique ne le liront pas sans un serrement de cœur : le récit nous plonge dans la vie presque souterraine des travailleurs « étrangers » africains venus chercher leur gagne-pain en France. Comment ne pas vibrer aussi avec ces étudiants africains, diplômés des hautes écoles européennes, confrontés à leur retour chez eux avec la profonde réalité du continent noir ? Qui sait, cet ouvrage marquera peut-être une prise de conscience nouvelle pour tous ceux qui ont à cœur l'avenir de l'Afrique.

La deuxième mort de Ramon Mercader

JORGE SEMPRUN (Gallimard)

Ramon Mercader, c'est l'homme qui tua Trotsky. Dans ce roman, plein d'une densité tragique, il est assimilé à un espion, traqué par les Occidentaux et les Allemands de l'Est, qui est « suicidé » à Amsterdam. C'est donc d'abord un bon roman policier, mais l'histoire déborde ce cadre d'espionnage pour aborder des descriptions passionnantes sur les courants politiques d'aujourd'hui, sur le communisme de Trotsky ; l'auteur établit, notamment, du chef de réseau un portrait type qui est un modèle du genre. (Prix Femina)



Je le dois au
Conseiller **Just**

Ses conseils et les brosses Just me permettent de travailler mieux et beaucoup plus vite. Maintenant, j'ai du temps pour mon mari, mes enfants... et pour moi-même !



Ulrich Jüstrich, Just, Walzenhausen

Pourquoi pas 200 ?

La femme au foyer... Il y a ceux et celles qui sont pour, et puis ceux et celles qui sont contre. Peut-être l'espoir de les mettre d'accord émerge-t-il du titre sibyllin d'un petit livre qui sortira de presse au début de décembre : « La Femme aux deux cents Foyers ». Donner vie à deux cents foyers, lorsqu'on est une petite commerçante de quartier ouvrier et qu'on a trimé jusqu'à soixante ans pour vivre et faire vivre la famille, est-ce un destin d'exception ? Ou serait-ce normal pour la plus popote et la plus timide d'entre nous, comme pour la plus consciente de sa valeur cérébrale ?

Voici donc un chapitre de l'histoire d'Annie Jaeger. Il se situe au moment où elle vient de perdre son mari et reste seule. D'autant plus seule que son fils William a obtenu une bourse et commencé l'université à Londres. Si, d'entre tous les chapitres gais et profonds de ce livre, j'ai choisi celui-ci, c'est qu'il décrit le tournant, et le départ nouveau promis à toutes celles qui permettent un jour au monde de faire irruption dans leur univers bien délimité.

Jacqueline

Annie vend son magasin

C'était en 1932. William revint me voir un week-end. Il était si rempli de ses récentes découvertes qu'il me fondit dessus comme un ouragan. « Maman, me demanda-t-il, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout ce que j'aurais à affronter à Londres, et des tentations que j'y rencontrerais ? » J'ai honte de dire que je n'avais rien à répondre. Je n'avais au fond jamais cherché à gagner sa confiance ni à parler avec lui des problèmes qui se posent aux jeunes. Chez nous, on n'aurait pas osé mentionner les relations entre garçons et filles !

Puis il me parla des quatre critères du Réarmement moral d'après lesquels réviser sa vie : l'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désintéressement absolu de soi, l'amour absolu. Il me dit que si l'on écoute sincèrement ce qu'il y a de plus profond en nous, Dieu nous parle. Il faut commencer par reconnaître honnêtement ce qui en nous est en désaccord avec ces quatre critères. Il me dit aussi que la nature humaine peut changer, que les hommes peuvent cesser d'être égoïstes et vivre pour quelque chose de grand.

Tout cela me mit très mal à l'aise, me fâcha même. Je répondis immédiatement : « Tout ça, c'est très bien pour les jeunes, mais

moi je n'en ai pas besoin ». Je refusais de me laisser entraîner plus loin. Après tout, pendant plus de quarante ans, j'avais été active dans l'église et enseigné à l'école du dimanche ; je savais bien que le monde avait besoin d'être différent, et j'avais toujours fait de mon mieux.

Mais cette nuit-là, nous sommes restés longtemps à parler ensemble — jusqu'à trois heures du matin. William continuait à me raconter comment il se levait plus tôt chaque matin pour recevoir les directives de Dieu pour la journée. Il disait qu'il écrivait les pensées qui lui venaient de façon à ne pas les oublier.

Cette histoire d'écrire ses pensées ne me plut pas ; je trouvais cela stupide. Mais mon fils suggéra que nous écoutions ensemble et je me dis : « Bon, eh bien ! essayons ». Et quand je le fis, la seule pensée qui me vint était de tout lui dire, en particulier sur notre situation financière. Il répondit, comme je m'y attendais : « Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? » Mon orgueil m'en avait empêché et je me demande où j'aurais abouti si j'avais continué ainsi à cacher ce que je sentais vraiment.

Je faisais partie de l'Association féminine libérale des Unions chrétiennes, de la Croix-Bleue féminine ; je donnais toujours un coup de main lors des élections locales ou parle-

mentaires, faisant campagne de porte en porte pour les candidats. Mais avec ces nouvelles idées de mon fils, je commençais à comprendre que, bien que j'aie assumé des tas de responsabilités, mon activité n'avait pas d'assise solide et, comme toutes les autres bonnes œuvres, elle ne débouchait nulle part. Au fond, elle ne changeait rien, car elle n'allait pas à la cause, à l'égoïsme des gens. A quoi bon enseigner des enfants à l'église, si l'on est incapable de les aider à changer dans la réalité de tous les jours ? Tout le monde autour de moi avait des problèmes : argent, boisson, rancune, querelles à la maison, enfants rebelles. Mais personne ne montrait à ces gens qu'ils pouvaient changer.

Après avoir tout dit à mon fils, je sentis une grande détente ; la peur et le souci se dissipèrent. Nous avons trouvé, cette nuit-là, une nouvelle unité très profonde, bien que mon fils fût ferme à mon égard, disant : « Désormais, maman, ce ne sera plus toi la première dans ma vie ; ce sera Dieu. » Je n'appréciai guère cette remarque sur le moment, mais je savais qu'il était dans le vrai et j'étais reconnaissante de voir son ardeur, sa conviction et sa certitude quant à la route qu'il devait suivre.

Aussi, vers trois heures du matin, après notre première conversation cœur à cœur, nous sommes-nous mis à genoux dans notre petite pièce. Nous avons prié Dieu et Lui avons donné notre vie de façon toute nouvelle. Mon cœur chantait de joie, car outre cette ouverture avec mon fils, j'entrevois que chacun de nous aurait maintenant une grande tâche à remplir.

Le jour suivant, je me tenais sur le seuil du magasin quand une voisine passa : « Madame Jaeger, que vous est-il arrivé ? s'écria-t-elle. Vous avez changé de figure ! » Je la fis entrer et lui racontai ma conversation avec William, notre franchise mutuelle et ma découverte que le changement devait toujours

(Suite page suivante)



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

Pourquoi pas 200 ? (fin)

commencer par soi-même. « Croyez-vous que je pourrais changer ? » me demanda-t-elle. Je lui dis : « Pourquoi pas, si vous écoutez et si vous êtes sincère sur ce que vous sentez au fond de vous-même. » Nous sommes restées silencieuses un moment. Puis elle me dit qu'elle avait eu une idée : « Arrête de houspiller ton mari ! » Ils avaient sept enfants. Elle et son mari buvaient, jouaient et allaient jusqu'à mettre en gage les habits des enfants pour avoir de quoi parier aux courses de lévriers. Quand un de ses fils n'obéissait pas, elle le frappait à coups de pied.

Chaque jour depuis lors, j'écoutai Dieu et écrivis les pensées qu'Il me donnait. Je racontai à mes voisines ce que j'avais découvert. Dans une famille d'ingénieurs, le père, la mère, la fille et trois fils devinrent complètement différents. En une semaine, quinze personnes vinrent chez moi pour parler à cœur ouvert et demander de l'aide. Puis un jour, j'eus la pensée d'inviter la femme du maire. J'en tremblais, mais elle accepta mon invitation et vint avec quelques autres dames. Elles s'intéressèrent à ce que mon fils et moi avions entrepris et me remercièrent beaucoup de les avoir invitées.

Je découvris ainsi que je n'étais plus seule. En fait, ma vie était si remplie que je trou-

vais à peine le temps de rester en contact avec tous ceux qui avaient besoin de moi.

Un matin, quelques mois plus tard, j'eus une pensée stupéfiante et très claire. « Serais-je prête à vendre la maison et le magasin ? » La peur m'envahit. Je ne voulais pas le faire. J'aimais mon chez moi et, si je vendais tout, nous n'aurions plus aucune sécurité matérielle. Je n'en parlai à personne. Mais le fait de garder cela pour moi me travaillait tellement que des amis écrivirent à mon fils à l'université, pour lui dire que quelque chose n'allait pas.

Ainsi, mon fils arriva à la maison pour un nouveau séjour. Je lui dis cette pensée qui me poursuivait. « Eh bien, maman, dit-il, je suis sûr que Dieu ne te demanderait pas de faire une chose pareille s'Il n'avait pas un plan pour toi. Quand tu décideras d'obéir à Sa direction, je veux que tu saches que je suis prêt à me jeter à l'eau avec toi. » Cela signifiait que nous n'aurions plus aucune sécurité matérielle, et que je devrais élargir mon monde, apprendre à connaître beaucoup de gens, moi qui ne m'étais jamais éloignée de Stockholm de plus de quarante kilomètres !

Enfin, je pris ma décision. La vente de tout ce que nous avions ne nous rapporta que quarante livres sterling. Mais je savais que j'obéissais à Dieu.



ANNIE
la femme aux 200 foyers
par Clara Jaeger

Editions de Caux

Prix de vente :
Fr.s. 3.80 FF. 4.50

En vente à la Librairie de Caux, 1824 Caux, et au Service des Publications du Réarmement moral, 68, bd Flandrin, Paris 16^e

Grâce à une édition aérienne

TRIBUNE DE CAUX

baisse ses prix d'abonnements

A partir de ce numéro, nos abonnés domiciliés en Amérique du Nord, en Afrique, au Proche-Orient et en Asie recevront dorénavant leur journal imprimé sur papier-avion. Cette amélioration permet de baisser les prix des abonnements selon le barème ci-dessous :

	Ancien prix	Nouveau prix
Afrique du Nord et Proche-Orient	Fr. 23.—	Fr. 21.—
Afrique d'expr. française, Iran	Fr. 28.—	Fr. 24.—
Canada, Etats-Unis, Inde et Pakistan	Fr. 31.—	Fr. 25.—
Amérique centr. Madagascar	Fr. 33.—	Fr. 26.—
Amérique du Sud, Vietnam, Cambodge et Laos	Fr. 38.—	Fr. 29.—

Autres pays : se renseigner auprès de notre rédaction.

Un cadeau qui se renouvelle tous les quinze jours...

Je désire offrir un abonnement à la Tribune de Caux pour l'année 1970 à :



Nom

Prénom

Rue et N°

Localité et N° postal

Ma propre adresse est la suivante :

Nom

Prénom

Rue et N°

Localité et N° postal

A découper et à adresser à l'administration de la Tribune de Caux, 1824 Caux

Au reçu de ce bon, notre bureau vous enverra une carte qui vous permettra d'annoncer le cadeau à vos amis

Vous recevrez également un bulletin de versement qui vous permettra de régler le montant de l'abonnement. (Fr. 15.— pour la Suisse ; Fr. 18.— pour l'étranger ; 20 francs français pour la France ; 210 francs belges pour la Belgique).

... un abonnement à la TRIBUNE DE CAUX